

Études littéraires africaines

NIMROD, *La Nouvelle Chose française. Essai*. Arles : Actes Sud, 2008, 125 p. – ISBN 978-2-7427-7186-8

Daniel Delas



Numéro 25, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035248ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035248ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2008). Compte rendu de [NIMROD, *La Nouvelle Chose française. Essai*. Arles : Actes Sud, 2008, 125 p. – ISBN 978-2-7427-7186-8]. *Études littéraires africaines*, (25), 95–96. <https://doi.org/10.7202/1035248ar>

dans le corpus, mais de l'observer en train de se constituer, de muer, d'émerger, et, conclut l'auteur, de « reproduire le scénario d'impuissance » (p. 309) illustré par l'état désastreux du pays.

Cet ouvrage prépare une nouvelle lecture des textes de la R.D.C. qui les replacera dans le temps et l'espace où ils apparaissent, sans les réduire à cette seule dimension, et initie le lecteur européen aux complexités d'une nation toujours en train de se constituer. Enfin, la rigueur scientifique du chercheur lui permet d'observer sereinement les liens entre les Belges et les Congolais dans le domaine de la culture et ainsi de proposer une analyse aussi précise que fine. La bibliographie sommaire placée en fin de recueil n'indique que les ouvrages généraux et renvoie utilement aux récents volumes qui traitent de domaines littéraires plus précis.

■ Dominique RANAIVOSON

NIMROD, *LA NOUVELLE CHOSE FRANÇAISE. ESSAI*. ARLES : ACTES SUD, 2008, 125 P. – ISBN 978-2-7427-7186-8.

Sept articles publiés entre 2003 et 2006 constituent ce volume d'essais du poète et romancier tchadien Nimrod, et tentent de définir la nouvelle « chose française », expression empruntée à Saint-John Perse pour désigner la nouvelle manière d'écrire le français dont la littérature africaine d'expression française s'est faite le véhicule.

Avant d'exposer et de discuter quelques-unes de ses propositions, arrêtons-nous à la forme, ou plutôt, puisqu'en ces matières littéraires, la distinction entre forme et fond ne vaut guère, à la posture d'écriture. Nimrod se définit comme un exilé : peu importe d'où j'écris, nous dit l'écrivain, « l'exil est ma demeure » (p. 115). Un exilé qui, en tant que tel, se voit comme un aristocrate appartenant à une véritable caste, « la caste des lettrés [qui] préfigure celle d'une élite nationale » (p. 120).

Venons-en à l'argumentaire. Il n'y a pas lieu de parler d'un écrivain africain, « l'Africain écrit comme tout le monde » (p. 19), sa différence est qu'il écrit à l'horizon d'un lointain demain – « quelque mille ans » (*ibid.*) –, « pour un lectorat à venir » (p. 22). En attendant, les écrivains africains doivent reconnaître qu'ils se situent dans la tradition occidentale, ils sont gens des villes, nourris de la même culture que les Occidentaux, « exilés » (p. 28) dans la galaxie francophone. Ils utilisent la langue française ; or « écrire le français, c'est habiter, qu'on le veuille ou non, ses valeurs » (p. 35), affirme Nimrod, reprenant la thèse contestée selon laquelle une langue détermine une vision du monde. Or ceux qui ont lu Benveniste pensent que c'est le discours que l'on tient en l'utilisant qui constitue, à telle époque, une vision du monde, ce que Glissant résume en une formule concise : « Il n'y a pas de vocation des langues ». Dans ce cadre théorique, que pense Nimrod de ce que produisent les « jeunes » ?

Tout dépend de la place qu'on accorde à Ahmadou Kourouma, le plus populaire des romanciers africains. Kourouma a certes « réinventé le français » mais, dès qu'il se met à parler de littérature, hélas ! il « bafouille » (p. 56).

Comme écrivain, il réussit par sa virtuosité à plaire, à séduire, en jouant sur les registres de langage, et surtout à faire rire sur le Nègre, démontrant que celui-ci n'existe pas. Et pourtant, dit Nimrod, on le reconnaît comme un écrivain nègre. Il y a donc un malentendu sur la réception de Kourouma. Il a certes inventé « le rire africain, féroce ironie exercée aux dépens de soi » (p. 113), et, ce faisant, travaillé au renversement des valeurs nègres, mais dans un registre nihiliste qui se contente de montrer les mensonges grotesques de la parole des dominants. Au bout du compte, Nimrod rejette Kourouma : « les écrivains de ma génération refusent – un refus diffus, implicite, impensé – le modèle kouroumien » (p. 68).

On ne s'attendra pas désormais à ce que les pages qui sont ensuite consacrées à de « jeunes » écrivains africains par le « vieux » Nimrod soient élogieuses. Gaston-Paul Effa, Sami Tchak, Alain Mabanckou, Kangni Alem, Kossi Efoui, et vous tous romanciers africains, encore un effort ! Vous avez un « appétit d'oiseau » (p. 77) en vous cantonnant dans l'héritage kouroumien, montez sur les cimes où souffle l'esprit ! Acceptez d'être « des Français à part entière [qui] n'aspirent qu'au bonheur français : avoir une femme à aimer, un amour à chanter » (p. 70), cessez d'être des « professionnels des résidences d'écriture » qui feignent d'écrire en Afrique (p. 75) et ne font que « blanchir le réel » (p. 90), usez des ressources de la langue pour lui faire dire « un haut degré de l'être – un haut discours » (p. 119).

Nul doute que cette posture hautaine ne heurte aussi bien des lecteurs qui aiment la littérature vivante des jeunes écrivains africains que des écrivains qui revendiquent le droit d'habiter où bon leur semble tout en étant habités par l'Afrique et leur pays.

■ Daniel DELAS

OBIANG ESSONO (FORTUNAT), LES REGISTRES DE LA MODERNITÉ DANS LA LITTÉRATURE GABONAISE. VOL. 2 : MAURICE OKOUMBA NKOGE, LAURENT OWONDO ET JUSTINE MINTSA. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. RECHERCHE ET PÉDAGOGIE, 2006, 177 P. – ISBN 2-296-02007-0.

Ce second volume nous donne une continuation de l'aperçu de la littérature francophone du Gabon entamé dans le premier volume, publié sous le titre *Les Registres de la modernité dans la littérature gabonaise. Vol. 1 : Ferdinand Allogho Oke, Lucie Mba, Auguste Moussirou Mouyama et Ludovic Obiang* (cf. *Études Littéraires Africaines* n°24). Fortunat Obiang Essono (enseignant à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Libreville et directeur du Centre de Recherches et d'Études Universitaires Francophones) présente ici trois auteurs gabonais, Maurice Okoumba Nkoghe (poète et romancier), Laurent Owondo (dramaturge et romancier) et Justine Mintsa (romancière).

La première partie de cet ouvrage, intitulée « La Mémoire des Témoins », étudie l'esthétique du romancier Maurice Okoumba Nkoghe. D'après F. Obiang Essono, le discours romanesque de l'auteur de *La Courbe du Soleil* (1993) comporte quatre éléments caractéristiques : « le vécu » (ici entendu comme réalité, pas nécessairement autobiographique), « le narratif » (procé-